

Une Femme

Un journal français, *La Fronde*, rapporte une étrange histoire, que je reproduis ici à cause du haut enseignement qu'elle contient :

Un chantier de maçonnerie à Odessa, en Russie, ruche de labeur et de peine. Le travail est dur, il est long, parmi les êtres qui vont et viennent courbés sur la truelle ou sous le poids des poutres, une princesse ! la princesse Hélène Zoulou Ridje, gâche du plâtre...

Dès six heures du matin à six heures du soir, ses mains incessamment font la rude besogne.

La princesse Hélène gagne environ quatre-vingts sous par semaine.

Il fut un temps où Hélène Zoulou Ridje vivait une autre existence. Mais, un jour, le malheur arriva et toute la fortune de la princesse sombra dans le désastre. Alors il arriva ce qui souvent arrive, quand la crainte de l'opinion n'est pas assez forte pour avoir raison des mauvais cœurs : les nombreux parents d'Hélène Zoulou Ridje l'abandonnèrent. Voilà comment celle qui connaît les honneurs a pour uniques compagnons aujourd'hui des ouvriers en bâtiments.

Et cette vie demeurait anonyme. Un incident en fit découvrir le mystère. La princesse qui avait réussi, comme manœuvre, à gagner, à économiser lentement cinq dollars, eut ce dernier malheur de se voir dérober cette somme sur le chantier même. Elle déposa une plainte au commissariat et dut alors révéler son titre et son rang. C'est ainsi qu'on apprit la vérité.

Eh bien, voilà ce que peut faire une femme vaillante et brave, qui comprend que sa dignité, sa fierté, est surtout dans l'indépendance que donne un labeur honnête.

Elle aurait pu pleurer, s'attendrir sur ses maux, manger le pain que la pitié aurait sans doute fini par lui offrir, mais, à la rude tâche d'essayer à fléchir l'égoïsme humain, elle a préféré le travail, quel qu'il fût—et qui jamais n'abaisse.

La leçon mérite qu'on en profite.

A celles que le vent de l'infortune a jetées dans la misère, j'offre l'exemple de la princesse Hélène. Jamais en notre pays—heureusement !—la condition de la femme qui travaille ne peut devenir aussi misérable que celle dont je cite l'extraordinaire situation. A plus forte raison, la défaillance ne saurait être permise, le découragement toléré.

Le pain durement gagné, à la sueur

de son front, a une saveur exquise que ne connaîtront point ceux qui n'ont pas faim. Quant au pain de la dépendance, celui-ci, dit Bernardin de Saint-Pierre, est amer et remplit la bouche de gravier....

FRANÇOISE.

L'influence d'une histoire

LES bonnes mères de famille, lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, me sauront peut-être gré de leur raconter une expérience personnelle qui leur aidera, j'espère, dans le soin de leurs enfants.

Toutes les mamans savent combien il est difficile, parfois, de laver les enfants. Il y en a qui semblent avoir l'eau en horreur, et, à l'heure des ablutions quotidiennes, Dieu seul sait tout le mal qu'ils donnent aux personnes chargées de les débarbouiller.

J'avais réussi à élever sans difficulté sous ce rapport, l'aîné de mes enfants doué qu'il était des meilleures inclinations, et, surtout, d'une excellente santé. Mais le cadet n'avait pas tardé à m'inspirer de vives inquiétudes. C'était un gaillard à l'œil vif, d'une imagination ardente, remuant et opiniâtre, et, qui faisait des scènes à tout casser à l'heure du bain.

Je compris qu'il avait un tempérament nerveux et excitable, et je voulus tenter de vaincre sa répugnance bien marquée par les caresses plutôt que par les menaces et les punitions.

Le remède, cependant, était lent et n'apportait guère de succès.

Dès que l'enfant fut en âge d'aller à l'école, cette aversion de l'eau sur son visage ou sur son corps, s'accroissant toujours, amenait des luttes violentes qui m'effrayaient presque, et ne manquaient pas de me laisser en but à un grand épuisement physique et moral. Je crois que je redoutais plus que l'enfant encore, le moment du lavage matinal.

Un jour que je racontais mes ennuis à une vieille amie de ma mère, en visite chez moi, elle me suggéra l'idée d'une histoire à raconter alors que l'enfant serait à prendre son bain. Puis, elle ajouta qu'on pouvait en outre, instruire très facilement les enfants de cette manière, et les soumettre à une discipline quelconque par ce seul

moyen. Sans compter que l'on pourrait donner une tournure morale à l'anecdote relatée, en même temps que la rendre captivante à l'esprit.

Je sentis mon courage revenir en entendant ce conseil, que je jugeai tout de suite utile et précieux. Dès le lendemain, je tentai la nouvelle expérience : "Viens, dis-je à l'enfant, en l'entraînant à la chambre de toilette, je vais te raconter une belle histoire, où il y a des ours dedans."

Le petit me suivit sans récriminer, pour la première fois peut-être de sa vie. C'était déjà un succès. Je commençai mon récit en mouillant la serviette, et l'intérêt devint bientôt si palpitant chez mon auditeur que, les yeux attachés sur moi, il se laissa nettoyer les oreilles—son point le plus faible jusque là—sans paraître s'apercevoir de ce qu'il se passait.

Vous imaginez que je ne fus pas lente à revenir au même procédé les jours suivants, lesquels eurent constamment pour récompense les mêmes résultats. De plus, l'influence des histoires vraies entremêlées, par ci, par là, de quelques contes de fées, tout en servant le but du moment, contribuaient encore à cultiver une imagination ardente, à lui apprendre l'attention et la réflexion et facilitait l'étude des histoires, au stage du collège.

Je ris encore aujourd'hui en songeant à son enthousiasme devant l'héroïsme de Mlle de Verchères, à son chagrin de n'avoir pas été son "petit frère" pour lui aider dans le fort... Comme il les aurait culbutés, lui, les Iroquois ! Moi-même, me laissant parfois emporter par cette fougue généreuse, je ponctuais le récit des exploits canadiens ou français de coups de brosse trop prononcés, ou, les oreilles se frottaient alors très fort, mais, on grimait à peine et on se faisait plus brave de jour en jour.

Souvent après le récit d'un haut fait d'armes d'un héros de l'histoire, ou du succès qui couronnait l'étude et la persévérance d'un savant illustre, j'ai constaté chez l'enfant comme un réveil d'ambition et d'un désir général de bien faire.

Et je sens bien aujourd'hui que l'âge et l'expérience ont passé sur ma tête, que l'éducation d'un enfant restera incomplète s'il n'a pas appris dès sa plus tendre enfance, ces histoires qui aident tant au développement intellectuel des facultés. Et quand je parle d'histoires, je comprends encore les contes du "Petit Poucet," de "Cendrillon," de "La Belle au Bois dormant" qui demeurent les poésies de l'enfance et ses plus beaux souvenirs.

BONNE MAMAN.

Arthabaskaville, août 1902.